

COLLECTION LARGEVISION
dirigée par
Corinne Mongereau et Claude Four

**LE TEMPS
D'UN ÉTÉ
TOME 1**

KATHY FALGUERA

LE TEMPS
D'UN ÉTÉ
TOME 1

© T.D.O. Éditions

© Encre Bleue Éditeur, 2018

ISBN : 978-2-84379-736-1

ENCRE BLEUE ÉDITEUR

Prologue

Cet été-là, tout droit venu des USA et en particulier depuis l'événement de Woodstock au mois d'août, un vent de liberté souffla sur la France déjà émancipée, l'année précédente, au mois de mai.

Freedom, freedom chantonnait-on partout, des fleurs dans les cheveux, un shilom au creux des mains... *Freedom, freedom.*

Mais cette liberté, nous l'avions déjà depuis toujours, nous les enfants des villages audois. Liberté de construire des cabanes où bon nous semblait, liberté de pêcher n'importe où, de se baigner tout nu dans les eaux fraîches des rivières, de ne rentrer à la maison que pour manger, les genoux écorchés et les vêtements sales !

Il n'était pas loin de midi lorsque la belle voiture se gara près de la mairie sur la place du village de Mirepeisset. Elle stoppa net dans leurs occupations les quelques villageois qui s'y trouvaient. Intrigués par cette intrusion inhabituelle, ils se regroupèrent machinalement. Parmi eux figurait la vieille Yvonne, surnommée *Picapelada* et qui ne manquait jamais une occasion d'utiliser sa mauvaise langue pour répandre ses commérages. Marie-Thérèse, l'épicière, prévenue par une cliente, avait abandonné son petit commerce pour assister à l'événement pendant que sa fille Hélène gardait la boutique. Egaleme nt présent, le vieil Emile, dont la maison avec vue sur la place, le plaçait toujours aux premières loges. Et parce qu'il était légèrement alcoolique et boiteux depuis son

retour de guerre, la municipalité lui avait offert une place dans la « communication ». Paré d'un petit tambour coloré, il annonçait décès, mariages et autres cérémonies dans un claquement de baguettes suivi d'un « *Avis à la population !* » hurlé d'une voix si puissante qu'elle s'entendait quasiment dans tout le village. Mais voilà, en ce mercredi 28 mai 1969, il n'avait eu aucune annonce particulière à faire. Et même s'il était toujours au courant des affaires avant les autres, il paraissait étonné à la vue de la belle RI 6 TS de couleur crème qui venait d'arriver.

La première personne à sortir de l'automobile fut le conducteur, un quadragénaire brun, vêtu d'un pantalon noir et d'une chemise bleu ciel. Il s'étira longuement et adressa un signe de tête amical au petit groupe surpris par tant de familiarité de la part d'un étranger. Puis, les deux portes arrière s'ouvrirent en même temps sur une petite fille brune aux cheveux mi-longs et sur une adolescente blonde et mince d'environ dix-sept ans. De l'index, l'homme leur désigna une maison.

La vieille Yvonne écarquillait ses petits yeux gris pour ne rien perdre de la scène qui se déroulait à quelques mètres d'elle. Ah ! si sa sœur Honorine avait voulu l'accompagner aux commissions pour l'aider à porter le panier, elle aurait profité elle aussi du spectacle. Bien fait pour elle ! Mais elle avait préféré rester à la maison, sous le prétexte qu'elle devait nourrir les poules. Toutefois, Yvonne savait très bien qu'elle profiterait de sa solitude pour s'envoyer en douce quelques petits verres de rouge !

De la poche arrière de son pantalon, l'homme sortit une clé, puis se dirigea, les deux filles sur les talons, vers la maison assez vétuste qui faisait angle avec la rue principale et donnait sur la place. Tout en hauteur et très étroite de façade, la bâtisse donnait l'impression d'avoir été séparée de sa voisine mitoyenne par un impitoyable héritage. Les volets fermés à tous les étages avaient dû être verts, mais la peinture en partie écaillée et délavée n'était plus qu'un lointain souvenir.

Devant la porte, l'homme hésita un instant, puis il se retourna, visiblement dans

l'attente de quelque chose ou de quelqu'un. Finalement, la portière passager s'ouvrit à son tour, laissant apparaître une paire de longues jambes bronzées, attributs d'une jeune femme blonde, la trentaine, coiffée d'un haut chignon et vêtue d'une petite robe fleurie qui ne cachait presque rien de son anatomie avantageuse. Yvonne, la bouche grande ouverte, faillit en perdre son dentier. Elle regarda ses voisins pour s'assurer qu'elle n'était pas victime d'une hallucination, mais à en juger par leurs têtes tout aussi ébahies, elle sut qu'il n'en était rien.

« Dieu du ciel ! Quand monsieur le curé va savoir ça ! » pensa-t-elle un doigt posé sur la croix en or pendue à son cou.

D'un pas nonchalant, la jeune femme se dirigea vers la maison, que l'homme ouvrit en forçant un peu la vieille porte en bois massif.

La maison sentait le renfermé, le vieux bois et les fleurs fanées. Il y faisait tellement sombre que le visiteur se cogna plusieurs fois sur des meubles avant d'atteindre la première fenêtre qu'il ouvrit en grand, afin de laisser

pénétrer lumière et chaleur.

Sur la place, plantés comme un bosquet d'arbres en plein soleil, les villageois n'avaient pas bougé d'un centimètre.

Yvonne s'adressa à eux d'une voix de conspiratrice :

— Té ! Je comprends maintenant pourquoi la Vidal de Ginestas est venue avec son Lucien pour nettoyer et *trastéger*(1) dans la maison. Elle est vendue ! Et à une *moins que rien* en plus ! Quelle misère ! Si la pauvre Antoinette voyait ça, je suis sûre qu'elle se retournerait dans sa tombe ! Une vaurienne dans sa maison !

La cloche de la mairie sonna le premier coup de midi et la commère sursauta. Malgré sa sœur qui risquait de s'inquiéter de ne pas la voir arriver pour le repas, elle n'avait visiblement pas l'intention de quitter les lieux.

Quelques minutes plus tard, monsieur Rivière, le maire accompagné de son premier adjoint se présenta devant eux.

— Alors mes chers amis, vous faites la grève sur le tas ! plaisanta-t-il. Je vois que

(1) S'agiter, remuer

l'arrivée de Philippe n'est pas passée inaperçue, reprit-il, un sourire moqueur aux lèvres.

— Philippe ? questionna alors Marie-Thérèse, qui n'avait toujours pas regagné son commerce.

— Philippe oui ! Le petit-fils d'Antoinette. Il est ingénieur des ponts et chaussées, il part pour Kinshasa au Zaïre... en Afrique, si vous préférez, rajouta-t-il devant l'air hébété du groupe. Sa femme et ses deux filles resteront ici jusqu'à son retour, en septembre. Il m'a dit être inquiet de les laisser seules si longtemps à Grenoble. Vous voilà renseignés, vous pouvez aller manger maintenant !

Après le départ de l'édile, ils palabrerent encore une dizaine de minutes. Puis, fiers de détenir une information capitale, ils se séparèrent, pressés de diffuser cette exclusivité à leurs proches.

*

Penchée à la fenêtre du premier étage, la petite fille, grimpée sur une vieille chaise

regardait son père décharger la voiture. Emerveillée, elle avait déjà fait le tour de toutes les pièces de l'étage, et prié sa sœur Élisabeth qui l'avait suivie dans son exploration, d'ouvrir tous les volets.

— Je veux ma chambre ici, je vois toute la rue et quand je me penche, je vois aussi la place ! affirma-t-elle d'un ton décidé.

Indifférente, Élisabeth se contenta de hausser les épaules. Comme sa mère, elle aurait préféré rester à Grenoble où elle avait dû laisser tous ses amis, mais surtout ses projets de vacances d'été.

Du bout de la rue, la fillette, toujours penchée à la fenêtre, vit arriver quelques enfants d'à peu près son âge. Ils se poursuivaient, la gorge remplie de rires. Ils s'arrêtèrent un instant pour la dévisager, puis repartirent au grand galop. À la vue de leur cartable, elle réalisa qu'ils sortaient de l'école. L'école... si elle avait regretté de ne pas finir l'année scolaire, c'était uniquement à cause de la fête du dernier jour et surtout des bonbons et des gâteaux que sa maîtresse avait promis d'apporter.

Quelques instants plus tard, trois autres enfants — deux fillettes et un garçonnet — s'arrêtèrent pour observer avec curiosité, les étrangers qui emménageaient dans la maison située en face de la leur.

— Bonjour ! cria la petite fille.

Ensemble, ils levèrent la tête. Souriante, elle leur adressa un signe de la main. Seul le jeune garçon demeura immobile à la regarder, ses sœurs étaient rentrées dans leur maison non sans se pousser du coude et en gloussant comme deux poules couveuses.

— Fais pas attention, elles sont idiotes, toutes les deux. Je m'appelle Daniel et toi ?

— Moi c'est Lise, mais mes amis m'appellent Lili.

— Alors, je t'appellerai Lili.

Et Daniel, à son tour, entra dans sa maison.

Philippe finissait de décharger les affaires de la voiture. Il entassait valises et cartons dans la grande pièce qui faisait office de salle à manger et de cuisine.

Une longue table de bois massif entourée

de six chaises à l'assise en paille, un vieux buffet laqué blanc et un petit bahut bas recouvert d'une vieille toile cirée rouge et blanche constituaient l'essentiel du mobilier. Contre le mur du fond, un évier en pierre, un vieux réfrigérateur ainsi qu'une gazinière émaillée attendaient patiemment d'être utilisés.

En sueur, Philippe déposa la dernière valise dans la pièce. Appuyée contre la table, sa femme l'avait laissé faire sans l'aider, l'air contrarié.

— Tu as vu le trou dans lequel tu me laisses, sans téléphone, sans télévision, avec tous ces bouseux qui m'ont regardée comme si j'étais tombée de la lune !

— Ecoute Annabelle, on en a déjà parlé...

— On ! Qui on ? C'est toi tout seul qui as décidé de nous amener ici, dans cette baraque pourrie !

— Tu sais très bien pourquoi, alors ce n'est pas la peine de t'énerver. C'est comme ça, pas autrement.

Pour couper court à la dispute qui s'annonçait, Philippe monta à l'étage pour embrasser

ses filles avant de repartir.

À nouveau seule, Annabelle pensa avec amertume à Edouard, son amant de Grenoble. Elle ne l'aimait pas, bien sûr, mais elle s'en servait pour tromper son ennui. Et si le prix à payer était le don de son corps, elle s'en moquait éperdument. Il se montrait fier d'exhiber une si jeune et jolie personne, la couvrait de cadeaux luxueux et la traînait dans tous les endroits à la mode. Elle soupira. Qu'allait-elle bien pouvoir faire de ses journées dans cet endroit perdu ?

Au-dessus, elle entendait Philippe parler à Lise. Elle monterait plus tard, quand il serait parti. De toute façon, si le haut valait le bas, elle n'était pas pressée de le découvrir.

L'étage était composé de trois chambres en enfilade. La première, celle choisie par Lise, disposait d'une haute fenêtre ouverte sur la rue et sur la maison de Daniel. La seconde, percée sur le mur latéral embrassait toute la place. La troisième, elle, donnait sur la ruelle de derrière.

Le mobilier des trois pièces était sommaire

et identique : un lit en bois de deux places recouvert d'un volumineux édredon garni de plumes, une table de chevet agrémentée d'un napperon jauni, une chaise cannée et une armoire étroite. L'ensemble, bien que très ancien, avait l'air propre et convenable.

En quelques minutes, Lise avait tout fait visiter à son père. Bientôt, excitée comme une puce devant un chien bien gras, elle le tira jusqu'au minuscule palier qui desservait les chambres. Elle sautillait sur place.

— Regarde, papa, regarde la petite échelle contre le mur, elle monte au grenier. T'as vu, il y a une trappe. Je suis sûre qu'il y a un trésor là-haut ! S'il te plaît, ouvre-la ! S'il te plaît, s'il te plaît !

Philippe posa sur elle un regard indulgent. Dieu comme elle pouvait être agaçante parfois ! Mais comme il l'aimait !

Par souci de ne pas la décevoir avant de partir, il déplaça légèrement l'échelle afin de l'incliner. Il y monta avec précaution, car sous son poids, les barreaux menaçaient de casser à tout moment. Hélas, il eut beau pousser de toutes ses forces, la trappe ne s'ouvrit pas.